

Daho vu par Etienne

L'artiste français s'est enfin trouvé. A 40 ans, il sait où il va. Entretien.

La poignée de main est franche. Le regard ne fuit pas. Daho semble bien dans sa peau aujourd'hui. Il affirme qu'il «a mis quarante ans à être lui-même.»

Vous dites que vous êtes plus joyeux aujourd'hui. Qu'est-ce qui a tellement changé?

Je pense que c'est l'âge. Avancer en âge est formidable. On a une vision plus objective. On n'a pas de complexe d'infériorité ou de supériorité. On se voit mieux, on sait mieux qui on est et on est beaucoup plus ouvert sur les autres. C'est déjà une maturation énorme quand on voit un peu plus la réalité. J'ai l'impression que c'est ça qui fait grandir et qui fait qu'on se sent mieux. J'ai aussi la chance d'avoir une vie exceptionnelle: je fais ce que j'aime, je gagne bien ma vie, je suis aimé, je suis en bonne santé. Je suis comblé et m'en rends compte.

Auparavant, vous étiez peut-être comblé, mais vous ne vous en rendiez pas compte?

Oui, parce que je suis devenu célèbre très jeune, dès ma sortie de la fac. J'ai rien vu, ça a été un enchaînement ininterrompu de travail surtout et de fait, pour décompresser, j'ai fait la fête. J'étais bien. Mais je ne l'appréciais pas.

Dans votre parcours, vous avez eu un moment difficile, lorsqu'on a vous a cru mort en 1995. Comment l'avez-vous vécu?

J'étais loin, en Angleterre. Je n'imaginai pas que ça allait prendre des proportions ridicu-



«Je ne crois pas au hasard. Je pense qu'on le provoque, inconsciemment ou non.»

ltd

les. Si je l'avais su, je serais peut-être intervenu plus tôt. Mais, il n'y a aucun bouquin

qui apprend comment gérer ça. C'est tellement énorme. Vous êtes chez vous en train de dîner

avec des amis et deux radios annoncent que vous êtes mort. C'est surréaliste.

Avez-vous peur de la mort?

Pas du tout. Elle est inéluctable. Depuis sa naissance, chaque seconde, on vit avec. Je l'ai intégrée.

Vous pensez qu'il y a quelque chose après?

Non. Je n'en sais rien. S'il y a un bonus, tant mieux. Pour l'instant, la vie qui m'intéresse, c'est celle-là. J'essaie de boire tous les plaisirs jusqu'à la lie.

Vous écrivez souvent vos chansons en pleine période amoureuse. Vous pouvez composer, même si vous ne vivez pas une histoire passionnée?

Oui. Mais, je suis un grand amoureux. Au fur et à mesure des années, mes thèmes évoluent. Il y a des chansons plus collectives que personnelles. L'album «Eden» par exemple est plus ouvert sur les autres. Je propose ma vision sur le monde. C'est un constat, même si ça parle de moi car c'est mon œil. Aujourd'hui, j'ai la sensation collective d'appartenir à un monde. Je me rends compte qu'on a tous les mêmes angoisses, des difficultés à exister, aimer, vivre.

Vous militez pour certaines causes, comme le sida dans l'album «Urgences». Avez-vous un message à faire passer?

Je crois que j'ai un discours engagé dans les chansons, dans les interviews. Quand on dit engagement, on pense toujours à un engagement politique. Or, moi, je me suis désengagé politiquement, car j'ai été très déçu par les gens que j'ai défendus. Je fais partie des gens qui sont descendus dans la rue, souvent, avec tout le kit du parfait militant!

Avez-vous perdu vos illusions?

C'est pas ça. J'attends peut-être un peu trop de ça. Pour moi, droite et gauche, ça ne veut rien dire. Je rêverais d'avoir des humanistes au pouvoir, c'est tout. J'aimerais délivrer un message d'affection, de rapport harmonieux entre les gens. C'est la base pour construire le reste. Si l'on ne sait pas comment dire je t'aime, ça ne sert à rien. Et l'on apprend tout sauf ça.

Vous êtes quelqu'un d'hypermensible. C'est pas difficile à vivre dans ce métier?

Oui, mais je sais très bien me protéger. J'ai compris très vite qu'il fallait protéger ses proches.

On peut également vite disparaître dans le show-business?

Rien n'est acquis. Jamais. Tout est à refaire à chaque fois. Mais, ça fait partie de l'excitation de ce métier. Je l'ai choisi pour ça aussi. Il est incertain, c'est la grande aventure. Ça peut s'arrêter à tout moment. Chez moi, ça fait vingt ans que ça dure, c'est un luxe énorme.

Vous essayez de toujours innover?

Oui, je n'aime pas les pantoufles. J'aime changer. Je continuerai à faire des chansons; mais l'affection des gens ne se commande pas; il y a des périodes d'amour au début, puis désamour ou re-amour. J'essaierai toujours de donner le meilleur de moi-même.

Entretien
CHRISTINE SAVIOZ

«Singles», virgin/EMI.